

Balade à Montmartre

Square Louise Michel

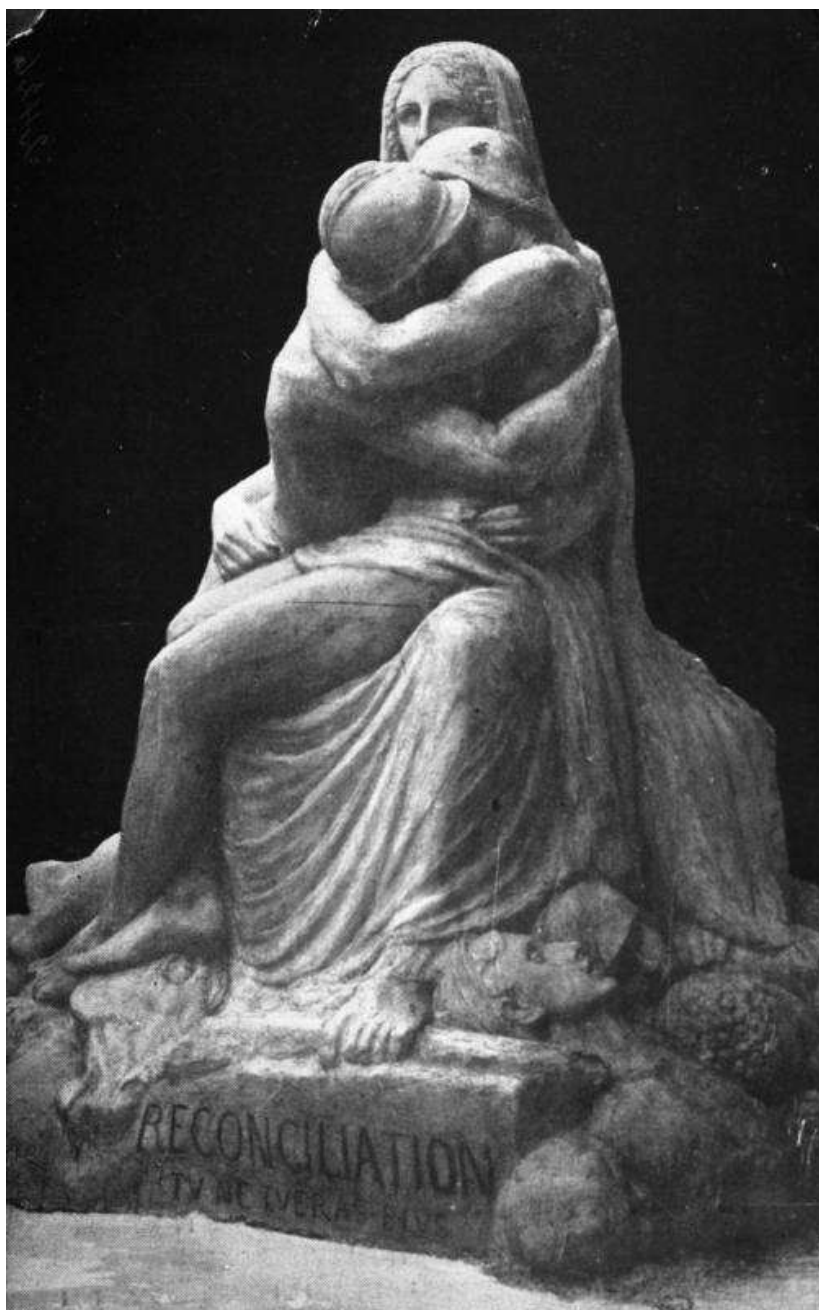


Fontaine des innocents (1906)

Fontaine en pierre et bronze dite des Innocents d'Émile Derré, de 1906 : une jeune mère soutient son enfant tandis que derrière eux des fillettes et des gamins s'éjouissent. Le pénis du gros bébé, **à l'image du Manneken-Pis**, émet un jet d'eau dans la vasque. Les personnages en bronze reflètent une image idéaliste du bonheur, renforcée par la maxime rabelaisienne gravée « Mieux vaut de ris que de larmes escrire » (Gargantua)

Émile Derré est un artiste engagé, militant pour « un art fraternel et largement humain »³. Il fréquente le milieu anarchiste parisien et plusieurs de ses œuvres ont une connotation politique. Son groupe *Réconciliation, tu ne tueras pas*, représentant l'étreinte d'un soldat français et d'un

soldat allemand, est une sculpture pacifiste exposée au Salon d'automne de 1932. Le scandale qu'elle provoque entraîne son retrait de l'exposition.



Bundesarchiv, Bild 102-13122
Foto: o. Ang. | 1932 ca.

Réconciliation, œuvre disparue



Le "pont rustique" franchit une gorge qui a perdu de son charme depuis que la cascade qui ruisselait sur les rochers et terminait sa course dans la grotte de la rue Ronsard a été asséchée.

Le square s'est appelé Saint-Pierre puis Wilette avant d'être renommé Louise Michel en 2004.



En 1905, le square avec sa cascade



Dans la grotte d'amour, au-dessus du "pont rustique", Emile Derré a représenté un couple enlacé.



Fontaine monumentale de Paul Gasq, de style néoclassique (1932) : sous la terrasse supérieure, trois niches en hémicycle et voûtées en cul-de-four abritent une goulotte déversant l'eau dans des vasques ornées de piédouches sculptés de personnages marins (Tritons, naïade), lesquels débordent dans un vaste bassin

Sacré-cœur



Dès janvier 1871, Alexandre Le Gentil notable de Paris, réfugié à Poitiers pour fuir la guerre entre la France et la Prusse, fait le vœu (c'est-à-dire une promesse à Dieu), de faire construire un sanctuaire dédié au culte du Sacré- Cœur de Jésus- Christ. Ce vœu est un vœu fait pour Paris mais très vite l'église le transforme, sous l'impulsion de Mgr Guibert, en un vœu national. Cet Archevêque de Paris, adresse une lettre au Ministre des Cultes pour lui demander d'appuyer ce projet qui « *contribuerait à la protection divine de la capitale* ». Pour que la protection soit visible aux yeux de tous, il décide de faire construire le monument sur une colline. C'est la butte

Montmartre qui est choisie. Pour la réalisation du projet, un concours d'architecture est lancé sous la direction de Charles Garnier, architecte de l'Opéra. Le concours est gagné par Paul Abadie qui propose un bâtiment inspiré de la grande Mosquée d'Istanbul, Sainte-Sophie. La revanche contre la Commune est évidente puisque Hubert de Fleury instigateur avec Alexandre Le Gentil du Sacré coeur avait déclaré lors de la pose de la première pierre : « C'est là où la Commune a commencé, là où ont été assassinés les généraux Clément-Thomas et Lecomte, que (s'élève) l'église du Sacré-Coeur ! Nous nous rappelons cette butte garnie de canons, sillonnée par des énergumènes avinés, habitée par une population qui paraissait hostile à toute idée religieuse et que la haine de l'Église semblait surtout animer ». Le projet est mis en place par le Mac Mahon, élu président de la République en 1873. Il fut le général qui massacra 30 000 communeux lors de la semaine sanglante. Le Sacré cœur commencé en 1875 fut achevé en 1914.

16 rue Lamarck

En 1859 la **Tour Solférino** fut édifée approximativement où se trouve la crèche israélite 16 rue Lamarck, aujourd'hui. Elle fut d'abord appelée Tour Malakoff en souvenir d'une tour qui joua un rôle décisif dans la chute de Sébastopol en 1855, sous le commandement de Mac Mahon qui prononça à cet endroit son fameux "J'y suis, j'y reste"! Mais elle changea de nom l'année même de sa construction, quand Napoléon III écrasa les Autrichiens en juin 1859 à Solférino. Elle s'élevait avec sa guinguette entre la rue Lamarck et la rue de La Fontenelle (actuelle rue du Chevalier de la Barre). Elle connut dès son inauguration un grand succès. Moyennant le paiement d'un ticket d'accès, on pouvait gravir l'escalier étroit et jouir sur la petite terrasse d'une vue à 360° sur Paris et la campagne. En 1870, Montmartre organise sa défense, les Prussiens sont aux portes de Paris. La Tour risque de servir de repère à leurs canons. Elle est donc aux trois quarts détruite par décision du gouvernement. Le 18 mars 1871, c'est à ses pieds qu'est blessé le garde national Germain Turpin. Son nom est passé dans l'histoire. Il est le premier mort de la Commune, la première victime de l'armée de Thiers. Maçon de 36 ans, habitant passage Doudeauville, il est blessé dans son sommeil par un soldat de l'armée du Général Lecomte qui le vise à l'abdomen. Louise Michel alertée vient à son secours ainsi que Clémenceau, docteur et maire de Montmartre. Le général Lecomte s'oppose au transport du blessé à l'hôpital. La foule s'émeut et commence à gronder. La troupe finit par fraterniser avec le peuple de Montmartre... La suite sera tragique pour Lecomte... Turpin est transporté à Lariboisière où il mourra 9 jours plus tard.



MONTMARTRE FROM COLLEGE

Square Nadar, rue Saint-Eléuthère

Le chevalier de La Barre a été condamné à mort par les juges du présidial d'Abbeville pour ne pas avoir ôté son chapeau ni s'être agenouillé au passage d'une procession, pour avoir chanté des chansons de corps de garde et pour détenir le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire. Il est exécuté le 1^{er} juillet 1766.

Voltaire s'implique avec retard dans la défense de La Barre. Le 7 juillet 1766, il apprend, « le cœur flétri », l'exécution d'Abbeville. Le fait que l'on ait brûlé un exemplaire du Dictionnaire philosophique en même temps que le malheureux, lui fait craindre l'arrestation. C'est de Suisse qu'il mène la contre-offensive. Mis en cause dans cette affaire, Voltaire prend fait et cause pour le chevalier de La Barre et ses coaccusés. Il rédige un premier récit de l'affaire, d'une vingtaine de pages, la Relation de la mort du chevalier de La Barre à Monsieur le marquis de Beccaria, publié en 1768 à Amsterdam.

Dans son article « Torture » de l'édition de 1769 du Dictionnaire philosophique, Voltaire fait le récit du martyre du chevalier de La Barre



Rue des Saules, se trouve le **Lapin Agile**, cabaret artistique autrefois fréquenté par Picasso ou Apollinaire et particulièrement photogénique avec ses couleurs pétillantes et ses jardins fleuris.



Fréquenté par des artistes célèbres tels que **Picasso**, **Maupassant**, **Apollinaire** ou plus récemment Brassens, le Lapin Agile est l'un des plus vieux cabarets de Paris. Né au milieu du XIXe siècle – bien avant la naissance du Chat Noir en 1881 ! -, c'est en 1869 que cette petite bicoque située à deux pas de la Maison Rose prend le nom de *Cabaret des Assassins*, après avoir brièvement été appelée *Au rendez-vous des voleurs*. La raison ? Les gravures alors accrochées sur ses murs représentent des **assassins célèbres** !

Quelques années plus tard, **en 1880**, le propriétaire de ce cabaret déjà fréquenté par de nombreux artistes confie au **caricaturiste André Gill**, familier des lieux, la confection d'une enseigne. Ce dernier choisit de peindre un **lapin** vêtu d'une redingote s'échappant de la marmite qui lui était destinée : le cabaret devient alors connu sous le nom de **Lapin à Gill**... bientôt transformé en Lapin Agile ! Depuis cette époque, la renommée de cette maison établie dans l'ancien village de Montmartre ne s'est jamais démentie.



C'est au Lapin Agile que s'est déroulé l'un des **canulars artistiques** les plus retentissants du début du XXe siècle. Un jour de **mars 1910**, le journaliste et écrivain Roland Dorgelès décide

d'emprunter l'âne de son ami le père Frédé, alors patron du Lapin Agile, afin de réaliser une expérience picturale inédite : **faire réaliser un tableau** au quadrupède... et le présenter au critique sous le nom d'un artiste inconnu !

Lorsque la presse et le public découvrent cette oeuvre d'art réalisée par un certain J.R Boronali et intitulée *Et le soleil s'endormit sur l'Adriatique*, nombreux sont ceux à s'émerveiller devant l'oeuvre. Ils ne savent évidemment pas que J.R. Boronali n'est autre que **Lolo, l'âne du Lapin Agile** ! On imagine leur tête quand ils ont découvert le pot aux roses... Dorgelès expliquera plus tard avoir voulu « *montrer aux niais, aux incapables et aux vaniteux qui encombrant une grande partie du Salon des indépendants que l'oeuvre d'un âne, brossée à grands coups de queue, n'est pas déplacée parmi leurs oeuvres.* » Une folle histoire tout à fait caractéristique de l'ambiance, fantasque et passionnée, de ce **lieu inmanquable de Montmartre**.



En 1955, pour la première fois, Claude Nougaro ouvrait la porte de ce lieu que fréquentait son père Pierre, le chanteur d'opéra. « J'écris des poèmes et comme mon père m'avait dit qu'au Lapin Agile, on écoutait encore la poésie, j'ai eu l'idée de me présenter ». Et c'est là, trois ans après y avoir récité des poèmes, que le chanteur toulousain commençait à chanter ses propres oeuvres. C'est là encore, dans cette « France de Jean-René Caussimon, de Bruant, de Carco, de Paulo, d'Yvonne Darle... », qu'il a tenu à recevoir bien plus tard la médaille de l'Ordre national du mérite.

Villa Léandre, 23 avenue Junot



Il y a encore un siècle, ce quartier n'était encore qu'un **vaste bidonville**. Ce que l'on appelait le maquis de Montmartre était, au XIXe siècle, composé d'une population misérable, habitant une multitude de **petits chalets** faits de matériaux de récupération. Un ensemble de **cabanes de fortune** où cohabitaient, dans une ambiance de village, des familles parmi les plus pauvres de Paris, des artistes bohèmes et de nombreux chiffonniers.



Au XIXe siècle, le quartier n'a pas encore subi les conséquences de l'intégration du village de Montmartre à Paris en 1860. Les choses changent quelques années avant la Première Guerre mondiale. Des promoteurs rachètent, pour une bouchée de pain, les terrains aux maquisards. Ils y construisent les premières **villas de luxe** et des **immeubles Art déco**. Louis Vaudry (1879-1970), ingénieur, architecte et marchand de biens, construit tous les immeubles et toutes les maisons qui bordent la villa Léandre, au cours des années 1920.

- N° 8 bis : l'écrivain Roger Vailland (1907-1965) a habité dans cette maison. L'officier d'aviation et agent secret polonais Roman Czerniawski y est arrêté par la Gestapo en 1941².
- N° 10 : maison achetée dans les années 1970 par l'acteur Michel Piccoli pour sa femme, la chanteuse, Juliette Greco ; celle-ci n'y habitera cependant jamais, refusant de quitter Saint-Germain-des-Prés, son quartier d'élection. À droite de l'entrée, une petite plaque indique que le visiteur se trouve devant le 10 Downing Street, jouant de la ressemblance avec la résidence officielle du Premier ministre du Royaume-Uni.

Cimetière Saint-Vincent



Harry Baur

Ce grand comédien connu pour son interprétation de Jean Valjean dans les Misérables de Raymond Bernard, très populaire dans les années 1930, connaîtra une fin atroce. Pour contraindre Harry Baur à accepter l'offre de tourner dans un film allemand intitulé « Symphonie d'une vie », les autorités nazies ont arrêté sa femme, Rika, d'origine turque, musulmane de surcroît, mais soupçonnée d'être juive... En mai 1942, de retour en France à la fin du tournage (Goebbels est content : il a son film !), les époux Baur sont arrêtés : elle est incarcérée à la Santé, lui, à la prison du Cherche-Midi. Il y est torturé plusieurs semaines. C'est lors d'un interrogatoire, d'après un témoignage, qu'il se lève devant son agresseur et lui dit : « *Ce sera moins lâche pour vous de frapper un homme debout.* »



Marcel Carné

Le réalisateur des “Enfants du paradis” ne fut pas épargné par la critique. Minoré par rapport à Prévert, ignoré après-guerre, méprisé par la Nouvelle Vague, raillé pour son homosexualité, Carné mérite d’être réhabilité.

Dès son documentaire *Nogent, eldorado du dimanche*, Carné s’attarde sur les corps des hommes. Il met en scène un couple gay dans *Hôtel du Nord*, laisse deviner l’homosexualité du Lacenaire des *Enfants du paradis* et, vingt-cinq ans plus tard, fait d’un gigolo bisexuel l’anti-héros des *Jeunes Loups*. Entre-temps, il aura exalté, de préférence torse nu, sa muse devenu ami intime, l’acteur Roland Lesaffre. « Cette “amitié d’amour”, comme il la définissait, le stabilisera, raconte François Aymé. Avec le temps, leur rapport s’inversera. Au début, c’est Carné qui pousse Lesaffre. Puis Lesaffre protégera et défendra Carné. Concernant l’autre “partenariat”, ce n’est pas un hasard si le cinéaste a choisi Prévert. Ce dernier est hétérosexuel, mais c’est avant tout quelqu’un de tolérant qui, comme Carné, prône l’amour libre. Même s’il y a des frustrations. Dans *Les Enfants du paradis*, le flamboyant et séducteur Frédéric Lemaître, c’est Prévert, tandis que l’asexué et timide Baptiste, c’est Carné. Lequel confiera à un journal homosexuel avoir préféré parler d’amours masculines de manière implicite qu’explicite, même si, à partir des années 1950, les hommes chez Carné sont ouvertement érotisés. Sans être un cinéaste militant, il ne pouvait taire ce qu’il était et ressentait. »

Théophile Steinlen



Peintre, graveur, illustrateur, affichiste et sculpteur, ses thèmes favoris étaient l'injustice sociale, les chats et les nus féminins. Les titres de ses œuvres : *Louise Michel sur une barricade* (1885), *Les Petits martyrs* (1892), *La Libératrice* (1903), *Les Prolétaires*, *Le Cri des opprimés* ou *Le Locataire* (1913), *Les Veuves de Courrières* (1909), affichent sa fibre libertaire. Il a mis en lumière la dure condition des prolétaires et les luttes sociales qu'ils ont menées pour leur émancipation. Il illustra des ouvrages littéraires comme *Les Soliloques du pauvre* de Jehan Rictus, des chansons comme *L'Internationale* d'Eugène Pottier et *Dans la rue* d'Aristide Bruant. Habitant de Montmartre, il fréquenta le Cabaret du Chat noir dont il illustra le journal du même nom.

C'est **rue de l'Abreuvoir** que l'on commence à pleinement mettre les pieds dans le **Montmartre des artistes** ! La **Maison Rose** est située au carrefour de la rue des Saules, de la rue Cortot et de la rue de l'Abreuvoir. Reconnaisable à sa façade rose pastel et ses lettrines vertes, elle fut peinte d'après le désir de Laure Gallo, amie d'artistes et **modèle de Picasso**, qui avait à coeur d'ouvrir **un petit restaurant** pour illustres proches.



Comme souvent à Montmartre, la notoriété de cette bâtisse nous vient, non seulement de son **apparence pittoresque**, mais aussi de la présence de nombreux artistes dans ce quartier, coeur de l'activité artistique au tournant du XXe siècle. Ainsi, c'est grâce à une **toile de Maurice Utrillo** – “La Petite Maison Rose”, datant probablement des années 1900 – que le monde s'est pour la première fois intéressé à la bâtisse.

L'artiste, qui n'est autre que le fils de **Suzanne Valadon**, habite alors à deux pas et passe régulièrement devant la bâtisse. Ce tableau deviendra rapidement l'un des plus connus du peintre montmartrois et sera à l'origine de la **renommée de cette petite bicoque**.

Mais son histoire commence bien avant, **aux alentours de 1850**. La maisonnette n'est alors qu'une bicoque parmi tant d'autres, installée dans ce qui est alors le **village de Montmartre**. C'est au tournant du XXe siècle que Laure Gargallo, épouse de peintre, modèle pour Picasso et amie des grands artistes installés à Montmartre, rachète la maison, la peint en rose et y ouvre une petite cantine familiale pour ses amis artistes.

Les années passant, la bicoque connaîtra quelques difficultés, notamment dans les années 1970, période durant laquelle “la maison rose” sera repeinte... en blanc !



La Maison rose, Utrillo

Place Marcel Aymé



Statue en **bronze** ne dépassant qu'à moitié le mur tout comme **Dutilleul** à la fin du **conte fantastique** resté bloqué dans la pierre, elle est signée **Jean Marais**, acteur et sculpteur de renom et grand ami de **Marcel Aymé**. Comme un hommage à leur amitié, l'emplacement de la statue a été choisi minutieusement : juste à côté de la **rue Norvins** où résidait l'auteur. Et pour parfaire ce clin d'œil, la sculpture a été réalisée aux **proportions de l'écrivain** !



Apposée sur la place au nom du père de ce personnage et inaugurée en **1989**, il paraîtrait que lui serrer la main apporterait chance et prospérité. À l'inverse de la malchance de cet antihéros qui, à force d'user de son pouvoir à tout-va, a fini bloqué dans un mur d'une ruelle de **Montmartre**,

Buste de Dalida, rue de l'abreuvoir



Les fontaines Wallace

Nous sommes à la fin de l'année 1871. Paris, assiégée entre septembre 1870 et janvier 1871 par les forces prussiennes, vient de vivre son plus rude hiver, suivi de sa période insurrectionnelle la plus violente, la Commune. Pendant plusieurs mois, les Parisiens ont été privés des besoins les plus rudimentaires. Ils ont eu froid – le thermomètre descendait autour de -20° , faim au point de manger les animaux du zoo, mais aussi soif car **de nombreux aqueducs ont été détruits pendant la guerre** et le prix de l'eau a flambé.

Les indigents ont été les premiers touchés par ces manques et le collectionneur anglais Richard Wallace, installé dans la capitale depuis plusieurs années, en a conscience. Cet éminent donateur se demande ce qu'il pourrait faire afin d'aider les plus démunis et trouve une idée pour le moins géniale : il va offrir à la Ville de Paris **des fontaines qui permettront à tous les passants, les plus riches comme les plus pauvres, de se désaltérer.**

Mais, pour le philanthrope, la mission de ces points d'eau est double : **apporter de l'eau potable en libre-accès** et **embellir la ville**. Les fontaines doivent donc s'ancrer harmonieusement dans l'architecture urbaine de Paris et être conçues **comme de véritables œuvres d'art**. Richard Wallace fait appel au sculpteur Charles-Auguste Lebourg, dont il connaît les talents pour avoir recouru à ses services à plusieurs reprises. Fondues en Haute-Marne, les **fontaines en fonte de fer** sont réalisées en quatre modèles.



Le grand modèle (gauche), composé de quatre caryatides se tournant le dos et supportant un dôme surmonté de dauphins, mesure près de 2,71 mètres. Le modèle à colonnes (droite), plus petit de quelques centimètres, est plus simple dans son ornementation, mais moins cher à la fabrication.



Le modèle en applique (gauche) s'accroche à un mur. Il ne reste qu'une fontaine de ce type dans Paris, rue de Geoffroy Saint-Hilaire. Les petits modèles à bouton-poussoir (droite) sont souvent installés dans les parcs et jardins publics pour abreuver les promeneurs au gré de leurs balades.

Eugène Belgrand, le père du réseau d'égouts et de la poste pneumatique parisienne, est chargé de définir les emplacements de ces fontaines. Il choisit, en commun accord avec le philanthrope anglais, des **lieux stratégiques qui permettent un accès au plus grand nombre**. La première de ces fontaines est installée en août 1872 sur le boulevard de la Villette. Plusieurs dizaines d'autres seront installées dans tous les arrondissements de la capitale dans les années qui suivent.

Si elles ne sont plus forcément vertes, une centaine de fontaines Wallace sont encore réparties dans la capitale aujourd'hui et **fonctionnent comme au premier jour**, c'est-à-dire qu'elles fournissent de l'**eau potable de la même qualité que celles des appartements**, du 15 mars au 15 novembre.

Maison de Dalida, 11B Rue d'Orchampt



Le 11 bis, rue d'Orchampt est une adresse légendaire du vieux Montmartre où vécut l'écrivain Louis-Ferdinand Céline de 1929 à 1944 avant que le décor ne devienne, dans un genre bien différent, celui de Dalida quelques années plus tard, en mai 1962.

Rue Lepic

Le café des deux moulins, 15 rue Lepic

Vous êtes dans le quartier d'**Amélie Poulain** ! Les cinéphiles reconnaîtront sans doute la **façade rouge et blanche** du café des deux moulins, avec son design très **fifties**. Situé au 15 rue Lepic, son nom fait référence aux **deux moulins** les plus réputés de Montmartre : le Moulin Rouge et le Moulin de la Galette bien sûr !

C'est dans ce bistrot du quartier de Montmartre qu'Amélie Poulain, campée par **Audrey Tautou**, travaille comme serveuse. Ce café n'a pas été créé de toutes pièces en studio mais il existe bel et bien au milieu de la rue Lepic, à Paris. Depuis la sortie du film au cinéma en 2001, le Deux Moulins est devenu un lieu très touristique. Il n'est pas rare de voir des cinéphiles y faire une halte pour se remémorer les scènes de l'un de leur film préféré avec l'agaçante et attachante **Georgette**, la serveuse du tabac, qui se plaint tout le temps d'avoir mal quelque part. Petite indication pour les fans qui voudraient se rendre dans ce lieu, le comptoir à tabac a fermé en 2002 après un changement de propriétaire.

Le succès du *Fabuleux destin d'Amélie Poulain* a été à double tranchant pour le café des Deux Moulins. En effet, si le nombre de consommations de boissons a explosé, le propriétaire de l'établissement est souvent ennuyé par des fans un peu trop zélés. En effet, il n'est pas rare que les chaises soient volées par des gens qui désirent ramener un petit souvenir du film chez eux. Pour la petite anecdote, Jean-Pierre Jeunet a offert le fameux nain de jardin appartenant au père d'Amélie Poulain dans le film, au propriétaire du café ! Bizarrement, cet objet s'est volatilisé du jour au lendemain.





N° 53 rue Lepic : Jean-Baptiste Clément, auteur de la chanson *Le Temps des cerises* y a vécu en 1880 après le retour des communards exilés. Il alla ensuite habiter en 1891 au n° 110. Domicile de Pierre Jacob, poète et chansonnier, auteur de la chanson *Rue Lepic*¹⁰, chantée par Yves Montand et Lucien Jeunesse.



N° 54 : le peintre Vincent van Gogh et son frère Théo habitèrent au troisième étage de 1886 à 1888. Le peintre Armand Guillaumin a également habité au premier étage. Une plaque y est apposée. Au rez-de-chaussée se tenait la galerie d'Alphonse Portier, ex marchand de couleurs qui exposait Corot et Cézanne ; un des premiers à soutenir les Impressionnistes.

Armand Guillaumin déposait en 1887 quelques-unes de ses toiles.

Vincent Van Gogh fréquente alors l'atelier de Fernand Cormon, rue de Constance, où il fait la connaissance de Henri Toulouse-Lautrec.

La fenêtre atelier de sa chambre donne sous les toits de Paris, il ne tarde pas à les peindre, ainsi que les jardins de Montmartre. Il entame alors l'extraordinaire série des autoportraits.

Dans cet appartement, les frères recevront leurs amis artistes, de longues soirées de discussion avec Emile Bernard, Anquetin, Reid, les Pissaro...



Le Moulin de la Galette, 83 rue Lepic

À l'angle du haut de la rue Lepic, **immortalisé par Van Gogh** en son temps, vous retrouverez le célèbre **Moulin de la Galette**, au 5 hameau des Artistes. Peint par par Renoir, Toulouse-Lautrec, Utrillo, aussi nommé moulin Radet, il est là depuis 1717 ! Lieu mythique de la Butte Montmartre, Le Moulin de la Galette abritait au XIXème siècle une guinguette populaire où le tout-Paris aimait se réunir. Devenu restaurant dans les années 80, l'adresse DE LA GUINGUETTE POPULAIRE AU RESTAURANT PRISÉ DES PERSONNALITÉS

L'histoire commence en 1812, lorsque le meunier Nicolas-Charles Debray, propriétaire du Moulin Blute-Fin et de sa ferme, rachète le Moulin Radet construit sur une propriété voisine. Pendant quelques années, le Blute-Fin poursuit son activité d'origine en fournissant Paris en farine, tandis que le Radet, plus loin, concasse des graines destinées à la parfumerie. Entrepreneur bien inspiré, le meunier Debray décide de réunir ses deux moulins et transfère le Radet à proximité de son aîné afin d'ouvrir en dessous une guinguette qui fera la renommée de ce lieu mythique.



Le moulin de la Galette qui donne son titre à ces deux toiles se situait sur la butte Montmartre (annexée à Paris en 1860), à côté du moulin qui existe encore aujourd'hui et auquel il doit son nom. De nombreux moulins à vent rythmaient la vie sur la Butte depuis le Moyen Age. Sorte de grand hangar, le moulin de la Galette était une de ces nombreuses guinguettes, qui prennent leur essor à mesure que se développent l'industrie du spectacle et l'ère des loisirs, et où l'on pouvait danser le dimanche, à partir de 15 heures et ce jusqu'à la nuit, en mangeant des galettes. L'ambiance joyeuse de liberté et de plaisir attirait alors la bohème et les artistes qui y trouvaient des modèles non professionnels, le menu peuple qui aimait s'y divertir, mais aussi des bourgeois venus s'encanailler.



Le Bal du moulin de la Galette, Renoir, 1876

Renoir a peint une autre version du tableau, plus petite (78 × 114 cm), propriété de la collection privée Whitney et vendu en 1990 à un riche industriel japonais pour 78 millions de dollars



Le Moulin de la galette, Toulouse-Lautrec, 1889



MOULIN DE LA GALETTE
FONDÉE EN 1295
MATINÉE-BAL
DIMANCHES & FÊTES
G^D JARDIN DES JEUX
ADMIRABLE
POINT DE VUE

IMP. d'ART. E. STOLLET 10^{me} Rue de Sèvres PARIS

Affiche



Le Moulin de la galette, Utrillo, 1922



Le Moulin de la galette, Van Gogh, 1886

L'église Saint-Jean-de-Montmartre, 19 rue des Abbesses



L'église Saint-Jean-de-Montmartre a une histoire peu banale. Comme souvent, le point de départ de sa construction vient de l'accroissement de la population du quartier pour laquelle l'église Saint-Pierre, en haut de la butte Montmartre, ne suffit plus. Œuvre de l'architecte Anatole de Baudot (1834-1915), disciple de deux grands maîtres : **Viollet-le-Duc** et **Henri Labrouste**, elle est édifée de 1894 à 1904 en utilisant la technique nouvelle du ciment armé. En fait, l'église est construite sans autorisation, de par la seule volonté de son abbé qui a réussi à recueillir les fonds (avec l'aval de son évêque). Le Ministère des Cultes et l'Administration vont lui barrer la route. En 1900, n'ayant pas fourni les plans, l'abbé est sommé de faire démolir. Refus. Le chantier est arrêté. En réalité, les officiels ne croient pas au ciment armé. Alors l'abbé fait intervenir quelques sommités de l'architecture et se voit enfin donné raison. Le style de Saint-Jean-de-Montmartre est inspiré de l'**Art nouveau**. Il montre tout ce que l'architecture

religieuse peut tirer du béton. Même si son aspect intérieur en a choqué plus d'un, cette église est décorée de huit belles peintures murales, signées des deux artistes Thierry et Plauzeau, et possède une **verrière magnifique**.

Aux quatre grands vitraux (dont «La Crucifixion», «La Multiplication des pains» et «La Femme adultère») s'ajoutent les représentations de deux des quatre cavaliers de l'Apocalypse de saint Jean et quarante-huit vitraux triangulaires représentant les litanies de la Vierge. Ces petits vitraux très travaillés parcourent toute le nef et le transept. Ils sont uniques par leur ampleur.

Cimetière Montmartre, 20 avenue Rachel



Tombe de France Gall et Michel Berger (29^e division)

Cité Véron, 94 boulevard de Clichy

Nichée entre les quartiers de Pigalle et de Montmartre, la Cité Véron pourrait **presque passer inaperçue** mais ce serait bien dommage. Symbole du vieux Pigalle et de sa réputation sulfureuse, on peut trouver la Cité Véron au 94 boulevard de Clichy grâce notamment à la **plaque émaillée bleue et blanche** qui surmonte le passage.

Outre son cadre charmant, la Cité Véron est également appréciée de son **passé plutôt historique**. En effet, nul autre que Boris Vian s'est laissé séduire par le passage et y posa bagage en 1953. Il y écrivit notamment l'Arrache-Cœur et de célèbres chansons avant d'y lâcher son dernier souffle quelques années plus tard. Il sera suivi de son ami **Jacques Prévert**, qui s'installa également en 1954.

Les deux amis partageront alors **une terrasse** de la cité donnant sur le Moulin Rouge et y inviteront une bonne partie du Paris artistique et culturel de l'époque dans le cadre des réunions du **Collège de Pataphysique**, une "société de recherches savantes et inutiles" créée en 1948. Ces réunions réuniront de grands noms tels que Ionesco, Queneau, Miro, Ernst ou Gide pour ne citez qu'eux.

La plus vaste et la plus profonde des sciences, celle qui d'ailleurs les contient toutes en elle-même, qu'elles le veuillent ou non, la 'Pataphysique a été illustrée par Alfred Jarry dans l'admirable personne du Docteur Faustroll. Dans *Gestes et opinions du docteur Faustroll*, Alfred Jarry définit la 'Pataphysique comme la « science des solutions imaginaires ».



Musée de la Vie romantique, 16 rue Chaptal



A quelques pas de Pigalle, dans le quartier romantique de la Nouvelle Athènes, se dissimule derrière les arbres une jolie demeure à l'italienne. C'est la maison du peintre Ary Scheffer, artiste qui fut à la mode mais qui aujourd'hui pâlit à côté des Delacroix et des Géricault qui furent ses contemporains.

George Sand fréquenta l'atelier du peintre (à gauche de la maison) où, sous la Monarchie de Juillet, de nombreux artistes et intellectuels aimaient se retrouver. Parmi eux, Chopin, Delacroix, Rossini, Guizot, Dickens, Liszt ou Berlioz ne sont pas les moindres ! George Sand a légué à la ville de Paris, meubles, bijoux, objets qui se trouvaient dans la propriété du Berry...

